Zeitschrift: Jahresbericht der Geographischen Gesellschaft von Bern
Herausgeber: Geographische Gesellschaft Bern
Band: 18 (1900-1902)

Artikel: Voyage en Norvège
Autor: Gobat, Albert
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-322399

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

V.

Voyage en Norvège.

Conférence par M. *Albert Gobat,* président d'honneur de la Société de géographie de Berne.

De Copenhague, où l'on se trouve déjà en Scandinavie, on peut se rendre à Christiania de deux manières: par mer et par chemin de fer. La ligne se dirige vers le nord du Danemark, jusqu'à Helsingör, d'ici traverse le Sund sur de puissants bateaux, gagne Helsingborg en Suède et, longeant la côte occidentale de ce pays, atteint la frontière norvégienne à peu près à la hauteur de l'entrée du fjord de Christiania. Je choisis la voie de mer, quoiqu'elle soit la plus longue; quelque diligence que mette l'hélice à pousser un navire, celui-ci ne chemine pas aussi vite que la locomotive, surtout pas lorsque la mer est démontée. Ce fut notre cas. Une violente tempête avait sévi toute la journée et mis en péril plusieurs bâtiments; un voilier marchand s'était enfoncé pour jamais dans les flots.

Embarqués le soir vers huit heures, nous appareillâmes à la nuit noire, avec un retard assez sensible occasionné par l'orage. Comment je put dormir tout d'un somme, dans ma cabine, c'est ce qu'il m'eût été difficile d'expliquer le lendemain matin, lorsque, me promenant sur le pont, je constatai par l'état des lieux non seulement que les lames avaient dû le balayer plusieurs fois, mais aussi que la plupart des passagers, sentant venir un malaise qui ne pardonne pas, s'étaient réfugiés à la belle étoile, espérant trouver dans l'air frais un remède à leurs maux. Ils y avaient au moins trouvé des vagues complaisantes qui, enjambant le pont, venaient effacer les traces de leurs douloureuses effusions. Toute la nuit ce fut donc un remue-ménage continuel, dont seul peut-être je ne m'aperçus pas.

Cependant la journée fut fort belle; le soleil brillait dans un magnifique azur et les flots agités donnaient à la mer un

aspect merveilleux. Un dîner pris en commun sur le pont regaillardit ceux que le tangage avait le plus éprouvés.

Vers six heures du soir nous entrons dans le fjord de Christiania. Cela ne signifie pas que nous aborderons tantôt dans la capitale de la Norvège; nous n'y arriverons guère qu'à minuit. Car nous avons quatre heures de retard et peut-être serons-nous arrêtés en chemin. Notre bateau n'est pas un vulgaire navire de plaisance; il porte une centaine de députés et sénateurs de tous les pays de l'Europe, qui vont siéger à Christiania, et le programme nous a annoncé qu'une flottille viendrait à notre rencontre; quatre vaisseaux de guerre l'accompagneront. Voilà l'avant-garde, un steamer d'où s'élève le caractéristique hymne norvégien joué par une fanfare, chanté par une foule de dames et de messieurs. Le président du Storthing, qui sera celui de notre Conférence, en descend et aborde en chaloupe notre steamer. A mesure que nous avançons nous voyons arriver d'innombrables embarcations; bientôt leur nombre est légion: canots à rames, petits bateaux à moteur, barques pontées, voiliers d'amateurs, yachts, vapeurs, toute la collection des véhicules marins que l'homme confie à l'onde perfide. Et de tous s'élèvent des acclamations enthousiastes, dans lesquelles dominent les voix féminines. Les Norvégiennes sont non seulement des patriotes qui s'intéressent de toutes leurs forces à la chose publique, mais aussi des internationalistes convaincues; la fraternité des peuples pour elles n'est pas une vaine formule. Comme le législateur s'est montré intelligent le jour où il accorda à la femme de ce pays glacé, dans lequel battent tant de cœurs chauds, le droit de suffrage et d'éligibilité en matière communale!

Accoudé sur le bastingage j'observais ces embarcations qui dansaient sur les vagues d'une mer encore agitée et je scrutais l'horizon, en quête des vaisseaux de guerre. N'en apercevant aucun, je demandai à un de mes amis norvégiens où ils étaient. «Regardez là; en voilà un!» «Non pas», répondis-je. «J'ai vu l'autre jour une douzaine de cuirassés allemands dans la rade de Kiel et je sais distinguer cette espèce des autres navires; ce que vous me montrez est tout simplement un bateau à vapeur qui nous amène sans doute une nouvelle cargaison de vos aimables compatriotes». «Vous avez raison et je dois bien vous avouer que nous n'avons pu mettre à la mer nos quatre vaisseaux de guerre; deux n'existent que sur le papier, le troisième

n'est pas encore voté, le quatrième en sautant s'est évanoui.» Je compris et j'en estimai d'autant plus le gouvernement norvégien. Parmi les meubles coûteux en existe-t-il de plus inutile qu'un cuirassé? Les puissances militaires qui sont entre elles d'une poltronnerie extraordinaire, qui ne pourraient d'ailleurs se déclarer la guerre sans se ruiner, ne feront jamais manœuvrer l'une contre l'autre ces monstres énormes et lourds. Et pour éprouver leur courage contre les infiniment petits, à quoi les dites puissances se montrent toujours disposées, pas n'est besoin de cuirassés, quand on est dix contre un.

Pendant que le fjord s'animait, le paysage avait changé et le soleil s'était couché. La mer rétrécie nous permettait d'apercevoir dans le lointain, à gauche et à droite, la côte norvégienne dont le massif élevé se détachait nettement à l'horizon. Notre bateau ne naviguait plus sur l'eau déserte. De toutes parts émergeaient, battus par les vagues, des coins de terre de chacun desquels j'eusse pu dire avec Horace: il n'y a rien ne plus riant sous la voûte des cieux. Rochers nus dont la masse se colorait des teintes rouges du ciel, ilots couverts de pins, îles plus spacieuses sur lesquelles un village déployait ses maisons rustiques; et, dominant les bouquets verts et les habitations des hommes, ici un clocher, là quelque chapelle isolée, plus loin des phares élancés, guides des pilotes dans les détroits formés par les groupes innombrables de cet archipel.

La profusion d'îles dont les côtes de la Norvège sont entourées est un des attraits de ce pays. On en compte 150,000 le long du littoral qu'elles bordent comme d'une ceinture, entourant la côte d'un charme particulier dû à la diversité de leurs contours et de leurs aspects. Par les belles soirées surtout, elles forment un merveilleux décor des superbes scènes que le ciel et la mer offrent aux yeux du navigateur ravi. Les crépuscules norvégiens sont admirables. Enflammé de tous les tons rouges et violets, le ciel se réflète sur la mer qui prend une couleur de cuivre, sur les îles dont les rochers paraissent de pur grès des Vosges et dont les bouquets de pins d'un vert sombre se couvrent d'une légère buée rose; il y a des sous-bois délicieux, l'éclat du ciel permettant à l'œil de plonger jusque sous les conifères qui tamisent les rougeurs du firmament. Ce spectacle dure plusieurs heures. Il nous fut offert dans le fjord de Christiania. C'était solennel; chacun s'abandonnait à l'ad-

miration et le recueillement fermait toutes les bouches; on ne percevait plus même le sillage du bateau.

Le crépuscule durait encore lorsque, entre onze heures et minuit, nous débarquâmes dans la capitale. Il faisait encore assez clair pour que l'on pût reconnaître le monde et lire son journal. Heureux Norvégiens pour lesquels la nuit n'existe presque pas! Car elle n'est jamais complètement sombre; dans mes trajets nocturnes en chemin de fer, j'ai vu des gens se promener à trois heures du matin. Mais il y a des compensations. Les longs crépuscules, les nuits claires, c'est l'apanage de la belle saison. En hiver le jour se trouve réduit à sa plus simple expression: cinq heures en tout à Christiania, quatre ou moins à Trondhjem et supprimé pendant six mois tout au nord.

Que dirai-je de la capitale? Ville moderne aux belles rues larges, elle s'étale en amphithéâtre sur son fjord, entourée de cottages enfouis dans les jardins, puis plus loin de forêts de conifères qui s'élèvent en pentes douces tout autour de la cité jusqu'aux hautes montagnes qui ferment l'horizon. Peu de bâtiments publics, peu d'églises, indice que la bureaucratie et la dévotion formaliste officielle fleurissent là moins qu'autre part. La vie paraît facile dans cette ville très commerçante; la journée de travail, commencée tard, interrompue à deux heures pour le dîner, ne reprend dans le monde des affaires que vers cinq heures. On ne peut dire et penser que du bien de la société de Christiania. Elle est tout à fait aimable, avenante et d'une simplicité de bon aloi; la noblesse des sentiments, l'honnêteté, la confiance, se manifestent dans les allures et dans la conversation. Aucun sujet d'entretien ne demeure étranger aux dames; elles parlent politique, philosophie sociale, arts et sciences, avec une aisance parfaite, sans la moindre pédanterie. Leur dignité naturelle est telle, qu'il leur paraît impossible qu'un homme puisse tenir un propos malséant; aussi se placent-elles envers lui sur un pied de gracieuse familiarité qui vous charme.

Je faisais ces réflexions au milieu d'une grande société qui s'était rendue au sanatoire de Holmenkollen. Les sanatoires, fort nombreux en Norvège, répondent dans ce pays à une conception plus générale que chez nous; ils ne sont pas comme nos bains, établis pour une action curative particulière, mais ont pour but d'offrir à quiconque veut se reposer ou achever une convalescence, un air absolument pur, du soleil à profusion

et de vastes espaces. On les rencontre au bord de la mer perchés sur une colline, ou dans une vaste forêt de sapins. Celui de Holmenkollen s'élève sur le versant sud de la montagne qui domine au nord la ville de Christiania. Entouré de bois immenses dans lesquels tous les pensionnaires pourraient se promener sans jamais se croiser, il est aménagé de façon à laisser à chacun, quoique caravansérail, la faculté d'organiser sa vie comme il l'entend. On y jouit d'une vue magnifique

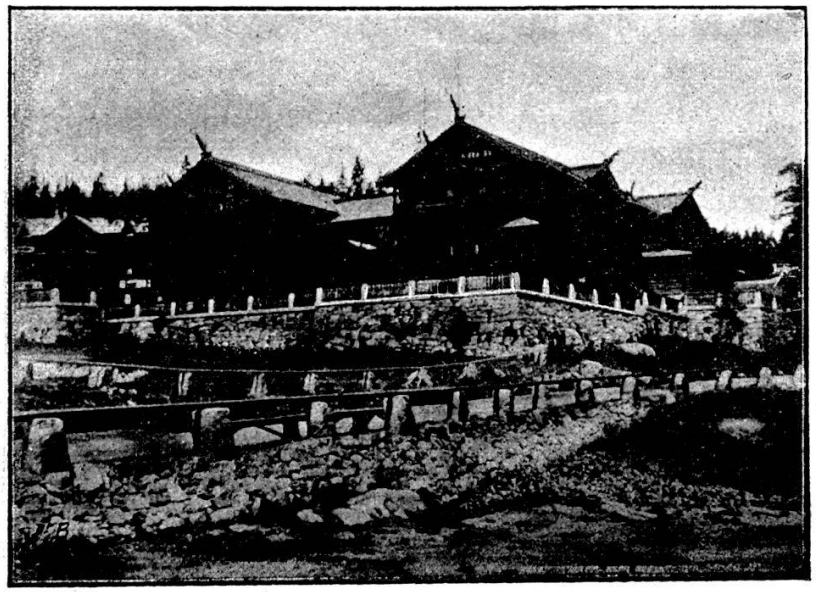

Fig. 1. Holmenkollen.

sur la cité, le fjord aux nombreuses îles et les montagnes du littoral. Holmenkollen ne se ferme pas en hiver comme les autres sanatoires. La montagne au flanc de laquelle il est suspendu, présente de longues pistes escarpées sur lesquelles la population se livre au sport hivernal; on y voit chaque jour des parties écervelées de traîneaux et des courses de skis encore plus casse-cou; hommes, femmes et enfants rivalisent sur la neige et la glace de rapidité et d'audace. C'est pour ainsi dire une passion nationale, dans laquelle chacun cherche à surpasser l'autre. Celui qui ne sait pas, glissant à grande vitesse sur les longs skis, faire un bond de vingt mètres, n'est qu'un pauvre débutant.

Mais comme on n'apprend pas à connaître un pays uniquement par sa capitale, nous allons la quitter pour explorer l'intérieur.

Outre Christiania, la Norvège ne compte que deux villes importantes : Bergen, la plus commerçante, située dans la région des beaux fjords et des glaciers, et Trondhjem, la vieille capitale historique. Tandis que celle-ci et Christiania sont reliées par un chemin de fer, la seule grande ligne de la Norvège, qui possède d'ailleurs deux mille kilomètres de voies ferrées seulement, Bergen n'a pas d'autre communication avec la métropole que la route de mer. C'est un voyage de trois ou quatre jours. Pour

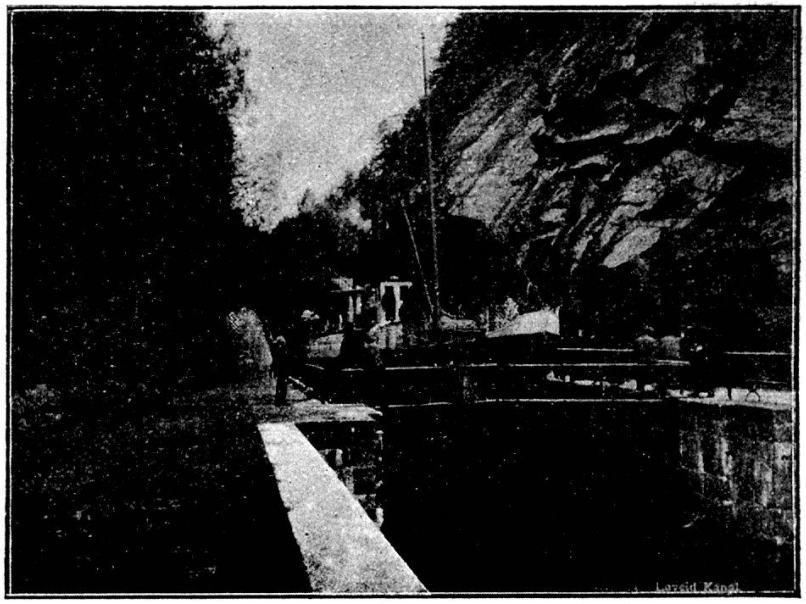

Fig. 2. Canal de Loeveid.

abréger les distances, on a cherché à rendre praticable la ligne droite. Mais ici la ligne droite n'est pas nécessairement la plus courte, à cause des énormes difficultés que présenterait la construction d'une voie quelconque à travers une région très montueuse, coupée d'innombrables déclivités de terrain, parsemée de lacs et de rivières. Cependant comme les arts techniques suppriment les difficultés les plus insurmontables, la Norvège a réussi à combiner un système de chemins de fer et de canaux navigables qui raccourcit considérablement le voyage de Christiania à Bergen par la voie de terre. Allons voir ces travaux.

Nous prenons la ligne Christiania-Skien. La contrée est très pittoresque ; nous traversons de belles forêts et des plages populeuses semées de villages aux maisons de bois multicolores ; il y en a de rouges, de vertes, de jaunes, de bleues, toutes d'une

propreté irréprochable. Voici Drammen, au bord d'un fjord, ville de vingt mille habitants, qui fait en grand le commerce de bois; je n'ai jamais vu des monceaux pareils à ceux qui étaient entassés autour de la gare. Puis Toensberg, dont on ne parle qu'avec un mystérieux respect; selon la tradition c'est la plus ancienne ville norvégienne et le roi légendaire, Harald à la belle chevelure, en serait le fondateur. Nous descendons à Skien, point terminus de la ligne.

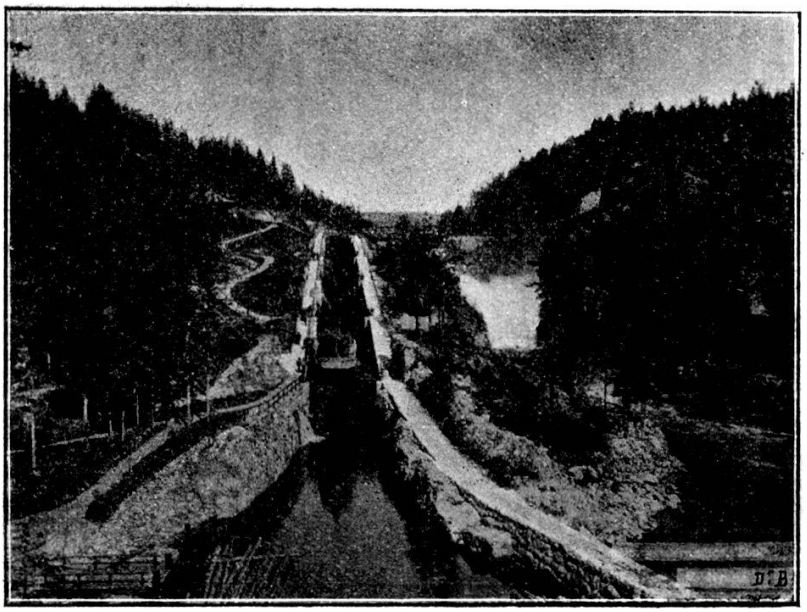

Fig. 3. Canal de Bandak et le Vrangfoss.

Ici ont été exécutés les premiers travaux d'art destinés à ouvrir une vaste région au commerce et aux voyageurs. Nous prenons un bateau à vapeur et montons un fleuve qui se jette dans le fjord de Skien. Cette rivière sort d'un lac, le Nordsjoe, dont elle se précipite en formant une chute au pied de laquelle la navigation s'arrête. Il s'agit cependant de gagner ce lac. A cet effet l'Etat a fait creuser un canal à écluses qui relie la partie navigable de la rivière au Nordsjoe. Une large porte en chêne s'ouvre devant notre bateau puis se referme derrière lui: le jeu des écluses fait monter le niveau de l'eau jusqu'à la hauteur d'un deuxième compartiment dans lequel nous entrons aussi et ainsi de suite, six fois, jusqu'à ce que nous ayons atteint le lac, sur lequel nous continuons notre voyage.

Sur la rive occidentale du Nordsjoe se trouve le village de Ulefos. Là se précipite une puissante rivière venant d'une chaîne de lacs situés à une altitude plus grande que le nôtre. Elle est utilisée pour l'industrie; je remarque une importante fabrique dans laquelle pénètre une conduite de tuyaux en métal dont j'évalue le diamètre à deux mètres; on fait là de la pâte de bois. Cette rivière est un nouvel obstacle à la navigation; cinq écluses permettent de le surmonter. Arrivés en haut, nous apercevons

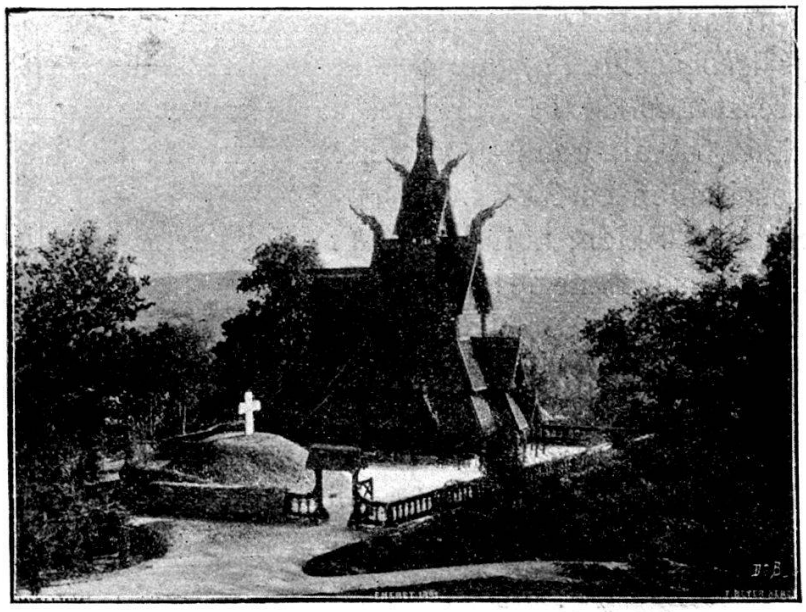

Fig. 4. Eglise de Fantoft (Bergen).

à droite le Vrangfos, une chute magnifique, aussi puissante que le Rhin à Schaffhouse, mais beaucoup plus élevée. Du pont en pierre qui la traverse nous admirons, dans le fracas étourdissant du fleuve qui se brise sur les rochers, jetant de tous côtés, jusque sur nous, des nuages de poussière d'eau, nous admirons le plus beau paysage du monde.

Nous continuons notre voyage, en remontant cette même rivière; elle est calme et coule gentiment entre deux rives couvertes de bouleaux et de pins, qui s'élèvent des deux côtés en pente douce. Dans une clairière, toute seule, une église, une de ces églises en bois caractéristiques de la Norvège, qui rappellent vaguement la pagode hindoue. Puis le lac Flaavand que nous traversons. D'ici l'on gagne deux nouveaux lacs par neuf écluses. Le plus élevé et le dernier est le Bandak qui a donné son nom

aux canaux et qui finit au village de Dalen. Pour le moment les travaux s'arrêtent là. Il ne seront probablement pas poussés plus loin dans la direction de Bergen, attendu que depuis leur achèvement un projet plus grandiose et plus rationnel, une ligne ferrée Bergen—Christiania, par Voss et Halingdalen, a été entreprise par l'Etat.

Les canaux de Bandak opèrent entre Skien et Dalen une dénivellation de soixante-douze mètres. Ils ont coûté quatre millions de couronnes, ce qui fait en francs 5,600,000. Par cette voie, qui transforme en facile promenade la traversée pénible d'un pays très accidenté, une des régions les plus fertiles et les plus intéressantes de la Norvège, le Telemarken, s'est ouverte aux touristes et au commerce. Elle en profite pour écouler le bois de ses immenses forêts.

De retour à Skien, notre société rentra par mer à Christiania. Quelle délicieuse flânerie! C'était un dimanche; nous avions terminé nos travaux; un beau soleil brillait dans un ciel sans nuages; pourquoi nous presserions-nous? Qui nous en voudra si nous mettons seize heures pour franchir les deux cents petits kilomètres qui nous séparent de la capitale? Le bateau pratique le repos dominical; il chemine lentement et nous laisse tout le temps de nous ébattre dans la brise salée de la mer, d'admirer de superbes paysages — car nous ne naviguons pas à une grande distance des côtes — de pénétrer dans des fjords, de fortifier notre enthousiasme. Et le soir, lorsque le ciel s'allume, que la mer, les îles, les montagnes embrasées entourent notre bateau d'une incomparable magie, l'hélice ralentit ses mouvements et s'arrête. Il ne faut pas que le moindre bruit trouble notre recueillement. Nous n'aborderons pas d'ailleurs avant que le firmament ait éteint ses feux; ce superbe crépuscule nous l'admirerons de la mer jusqu'à ce que la vague lueur des nuits norvégiennes lui ait succédé.

Mais nous n'avons pas passé toute la journée sur l'eau; nous nous sommes arrêtés quelques heures à Laurvik, et de belles heures, inoubliables, durant lesquelles nous goûtâmes d'une façon particulièrement intime la charmante hospitalité norvégienne. Laurvik, petite ville au bord d'un fjord, possède un sanatoire idéal, qui s'élève sur une colline à une petite distance du rivage. Toutes les conditions de salubrité se trouvent là réunies pour offrir un repos fortifiant aux gens fatigués et la

guérison aux malades; terrain sablonneux toujours sec, air salé vivifiant, l'eau de mer puisée à une grande profondeur et amenée par des pompes dans les piscines, sources diverses, vastes forêts de hêtres, vue magnifique. Je ne crois pas que l'on puisse rencontrer nulle part une collection aussi variée et aussi complète d'installations médicales à l'usage de ceux qui veulent se guérir sans médicaments. C'est à émerveiller les amateurs de médecine naturelle, de celle qui est raisonnée et scientifique.

Après mon excursion dans le Telemarken, je m'arrangeai pour visiter plus amplement la Norvège en m'en revenant à la maison. Mais je pris pour le retour le chemin des écoliers, qui m'éloignait considérablement de mes pénates. Gagner la côte occidentale et l'Océan atlantique, m'y embarquer pour Trondhjem, d'ici passer en Suède et descendre à Stockholm, tel était mon itinéraire. Quittant notre société qui se disperse dans toutes les directions, nous voyageons maintenant à deux.

J'ai déjà dit qu'une voie ferrée relie Christiania et Trondhjem; c'était notre chemin. La ligne traverse une région très habitée, bien cultivée, dont la monotonie est atténuée par de nombreux bouquets d'arbres. A mesure que l'on avance vers le nord le paysage devient plus varié et plus montagneux. Notre train stoppe à la station de Eidsvold au bord d'un grand lac, le Mjösen, dont les rives ont un aspect riant; elles sont un des rendez-vous favoris des gens de Christiania qui vont là à la campagne. Les touristes anglais les ont déjà passablement accaparées. A l'extrémité d'un bras de cette belle nappe d'eau se trouve la petite ville de Hamar, station de bifurcation et centre d'un important service de bateau à vapeur sur le lac Mjösen. Ici se détache de la voie normale sur laquelle nous avons voyagé une ligne à voie étroite qui conduit à Trondhjem. Notre train continue dans la direction de l'ouest. Voici une station où une quantité de voyageurs descendent: Lillehammer. Du wagon on aperçoit sur une éminence bien ensoleillée un grand hôtel d'apparence moderne; il domine le lac qui finit ici en lagune allongée. Informations prises, j'apprends qu'il y a dans les environs des rivières très poissonneuses, entre autres une grande chute d'eau sous laquelle on pêche une truite dont la renommée attire les Anglais. La pêche et la chasse contribuent beaucoup à la vogue de la Norvège comme pays de touristes; les étrangers peuvent s'y livrer aisément, d'autant que ces sports sont généralement libres

et que poisson et gibier ne manquent pas; on ne revient jamais bredouille. Cependant dans mon voyage de près de trois jours à travers monts, vaux et forêts, je n'ai aperçu ni ours, ni élans, ni rennes, pas même le moindre lièvre; dans un pays si riche en poil et plume, il semble que ces animaux devraient un peu se montrer aux voyageurs qui traversent leurs territoires. Le seul exemplaire de la faune norvégienne que j'aie vu en liberté est le corbeau; je mentionne cet oiseau parce que dans ce pays il est gris; nous n'en avons pas aperçu de noirs.

Fig. 5. Stolkjaerre (carriole norvégienne).

La ligne finit à Moen, petit village dans la longue vallée qui commence à Lillehammer, le Gudbrandsdal; elle sera prolongée jusqu'à la côte occidentale; mais comme elle se construit par petits tronçons à fer et mesure qu'il y a de l'argent disponible, on y mettra du temps.

A Moen donc, changement de moteur! Inutile de chercher une diligence; car il n'en existe pas. Mais à Christiania on m'a remis moyennant quarante couronnes un papier avec lequel je pourrai aller jusqu'au bout du monde, c'est-à-dire jusqu'à l'Océan. Je l'exhibe au premier venu après être descendu du train. Cinq minutes après, mon équipage arrive; c'est la voiture postale nationale, le stolkjaerre: véhicule à deux roues, sans capote, attelé d'un cheval couleur café au lait, petit mais grassouillet

et l'air décidé; un étroit strapontin adapté sur le derrière du siège porte notre cocher, un gamin d'une quinzaine d'années; sous ses pieds un long sac; il y a place encore pour une petite valise, la nôtre; à nous deux nous sommes au complet; j'entends ma fille et moi.

Le skyds, c'est-à-dire la poste aux cheveaux, rappelle l'époque où l'on distribuait sur une route un certain nombre de relais pourvus de chevaux que l'on pouvait réquisitionner. Soit par convention avec des particuliers, soit en établissant lui-même des stations, l'Etat a organisé des étapes d'à peu près vingt kilomètres où l'on peut trouver un véhicule attelé; à quelques-unes se trouve annexée une auberge. L'entretien du cheval est très simple. On s'arrête sur la route; le cocher extrait de son sac une portion d'un mélange de foin hâché et d'avoine, en remplit un récipient qu'il attache au museau du bidet et laisse celui-ci savourer tranquillement sa nourriture. Le repos dure ad libitum. Entre temps le voyageur s'en va faire une excursion à droite ou à gauche, dans la forêt ou la prairie qui bordent la route. La bête ne boit pas immédiatement après avoir pris son picotin; c'est seulement lorsque l'on aura fait quelques minutes de trajet que le cocher lui permettra de se désaltérer dans le ruisselet qui descend de la montagne. Le soir on s'arrête à la station, où l'on trouvera bon gîte et bonne chère.

Le Gudbrandsdal peut à peine s'appeler une vallée, présentant la particularité d'être très étroit au fond, où coule une rivière, la Laagen, et de s'évaser insensiblement par le retrait des chaînes de montagne qui l'enserrent. Aussi ne faut-il pas chercher les habitations au bord de l'eau; elles se trouvent plutôt parsemées sur les étages des deux versants. Pas de villages, pas même des hameaux, sauf une ou deux agglomérations qui aspirent à cette épithète; çà et là des domaines, petits et grands, dont l'aspect vous dit que le pays n'est pas tout à fait inhabité. L'impression du désert s'efface d'autant plus, que chaque domaine est nécessairement un amas de maisons; il en contient au moins quatre: l'habitation, la dépendance dans laquelle logent les domestiques, l'étable et le stabbur, grenier sur pilotis de pierre servant de magasin pour toutes les provisions de la ferme. On rencontre quelquefois un cinquième et un sixième bâtiment où le paysan, ses fils et les valets peuvent se livrer au métier de menuisier, de charron, de forgeron. Car

dans une contrée aussi peu habitée, chacun doit s'arranger pour se passer de secours étranger. Tout est d'une propreté exemplaire et d'une grande simplicité. Le sentiment artistique n'est cependant pas étranger à ces paysans qui généralement construisent eux-mêmes leurs maisons, maisons en bois le plus souvent; car j'ai remarqué que les chambranles des portes et des fenêtres sont presque toujours décorés d'une sculpture. Chose curieuse, le stabbur est la mieux soignée de toutes les constructions; à la hauteur du premier étage court une galerie à balustres supportée par une légère colonnade.

La route file dans les amoncellements de matériaux — des moraines, je suppose — déposés le long du versant droit de la chaîne, en suivant toutes les déclivités du sol. Comme notre carriole ne possède ni frein, ni sabot, elle roule à la descente avec une grande rapidité; mais le bidet a le pied sûr et ne trébuche jamais. Nous traversons plusieurs ponceaux en bois, sous lesquels coulent les nombreux ruisseaux qui vont se jeter dans la rivière; tous portent leur nom marqué en grandes lettres noires sur la balustrade.

Le paysage avec ses longues chaînes de montagnes aux sommets arrondis ressemble au Jura. Il en diffère par la nature du terrain dans lequel la route a été construite. Dans ces amoncellements de matériaux déposés par les glaciers qui ont creusé le relief de toute la Norvège, croissent des pins et des bouleaux de petite taille. Les éclaircies offrent à l'agriculture des parcelles exiguës où l'on récolte un peu d'herbe, d'orge maigre ou quelques pommes de terre. Les grands domaines se trouvent plus haut dans la montagne. La vallée n'est pas complètement défrichée; elle pourrait être utilisée davantage pour l'agriculture; mais le peu de valeur de la propriété foncière dans ces régions reculées et de médiocre fertilité n'encourage pas les paysans à étendre leurs fermes. L'Etat leur vient en aide au moyen d'un fonds de défrichement, qui lui permet de faire des avances au taux réduit du 2 %.

Notre première étape fut Toftemoen. Le propriétaire d'un grand domaine situé dans la montagne et qui descend jusque sur la route a établi au bord de celle-ci une petite auberge pour les voyageurs, maison tout en bois, dans laquelle nous entrons comme si c'était notre chez nous, du moment que personne ne vient nous recevoir. Un vestibule éclairé par deux

étroites fenêtres pratiquées dans l'encadrement latéral de la porte; à droite et à gauche une grande pièce; au fond un escalier qui conduit au premier et unique étage. Nous entrons dans la salle de gauche. Ce n'est pas une banale chambre d'auberge. Nous y admirons de très beaux meubles anciens et de cossues pièces d'argenterie. Un antiquaire se pâmerait à la vue de ces curiosités. Mais qu'il n'aille pas tenter leur propriétaire par l'appât d'un gros prix! Ni pour or ni pour argent il ne les obtiendrait. Car la famille Tofte à laquelle ils appartiennent descend du roi Harald à la belle chevelure, comme le prouve un arbre généalogique suspendu à la paroi, et lorsque l'on est de race royale on ne trafique pas de ses reliques.

Les gens de la maison persistant à rester invisibles, nous entrons dans la pièce de droite; c'est la salle à manger; nous y reviendrons tout à l'heure. Puis nous montons et prenons possesion de deux petites chambres dont une couchette, une table et deux chaises forment tout l'ameublement. L'exquise propreté fait oublier la rusticité du logis; en voyage d'ailleurs il faut savoir se plier à toutes les circonstances et adopter immédiatement les habitudes du pays.

Enfin rentrés dans la salle à manger, nous y rencontrons une jeune fille, qui nous fait signe de nous servir des mets déposés sur la table, des œufs, du poisson fumé, un plat de viande, le tout accompagné d'un délicieux lait frais. Même déjeuner le lendemain matin.

Nous avions à faire, le second jour, quatre-vingt-deux kilomètres. Et ce fut toujours le même cheval qui traîna notre carriole. Car le relais n'est pas, paraît-il, l'endroit où l'on change de chevaux, mais celui où l'on est censé en changer. Notre bidet ne nous quitta pas jusqu'au bord de l'Océan et une heure après être arrivés au terme de notre voyage, nous le vîmes s'en retourner allègrement. Rentré dans son écurie à Moen, il avait fourni une course de près de six jours.

Ce deuxième jour donc, nous nous acheminâmes vers la partie supérieure du Gudbrandsdal et nous arrivâmes à Domaas, station assez importante, si l'on peut appuyer son jugement sur l'extérieur du bâtiment; c'est du reste un point de bifurcation. Là finit la vallée que nous avons parcourue depuis Lillehammer. Nous nous trouvons à 700 mètres d'altitude sur un col qui sépare le Gudbrandsdal du Romsdal et qui a lui-même

l'apparence d'une vallée, creusée peu profondément, il est vrai, formation particulière qui ne se rencontre pas en Suisse.

Quelque trente kilomètres plus loin, nous atteignons Lesjewärk, singulier relais, indiqué uniquement par un poteau. Malgré sa simplicité rudimentaire, il profite à notre brave petit cheval qui prend là un de ses repas et nous finissons nous-mêmes par tirer avantage de l'arrêt. Car nous étant engagés dans une assez jolie forêt de sapins, nous découvrîmes en atteignant la lisière un très beau lac bleu foncé tout entouré de sombres bois. C'est le Lesjeskog. Une curiosité d'ailleurs: de chacune de ses extrémités s'échappe une rivière, le Laagen, dont depuis Hamar nous avons suivi le cours en sens inverse du courant et la Rauma qui s'en va se jeter dans un des fjords de l'Océan atlantique; nous l'accompagnerons désormais et nous admirerons ses cascades écumantes et ses bonds à travers les quartiers de roc dont son lit est semé. Adieu, Laagen; tu étais moins impétueux.

Puis nous voyons Stuflaten avec son hôtel en bois garni de volets verts, tel que l'on en rencontrerait à Meiringen, si l'on y avait conservé la simplicité de nos pères. Ici commence un paysage grandiose tout différent du précédent. Une gorge étroite marque l'entrée du Romsdal; la Rauma s'y précipite en chute retentissante, dont l'écume nous éclabousse lorsque notre équipage traverse le fort beau pont par lequel on entre dans la vallée; nous voyons au-dessous de nous, à une grande profondeur, des flots blancs bondir à travers les éboulis. En peu de temps nous avons réduit l'altitude de la moitié.

Notre étape est Ormheim. Quel joli séjour on ferait dans ce bon petit hôtel si bien situé! En face, au-delà du fleuve, dont on domine le lit profondément creusé, la haute montagne du Storhätten; il en descend en superbe cascade de 350 mètres une rivière qui se jette dans la Rauma. A une petite distance de l'hôtel, en amont, le Niagara, une autre chute; en aval le Slettafos, dont le tonnerre égale celui du Rhin à Schaffhouse. Du saumon, des truites à profusion, dans toutes ces rivières, et non loin, dans la montagne, de belles chasses au renne et à la gelinotte. Quelles aubaines pour l'amateur du plein air!

Le Romsdal que nous traversons le lendemain, est une gorge de quelque trente kilomètres de longueur, toute encombrée d'immense quartiers de roc, à travers lesquels la rivière et la route se frayent leur passage. Les montagnes qui ne présentent

plus l'aspect de chaînes allongées, mais plutôt de pics, sont profondément déchiquetées par la perte de leur substance rocheuse qui s'est écroulée dans la vallée. Elles ont encore ou déjà beaucoup de neige — nous sommes en août — et il s'en élance des rivières et des ruisseaux, affluents de la Rauma; une de ces chutes, le Mongefos, n'a pas moins de 1400 mètres. Le paysage passe pour un des plus grandioses du monde.

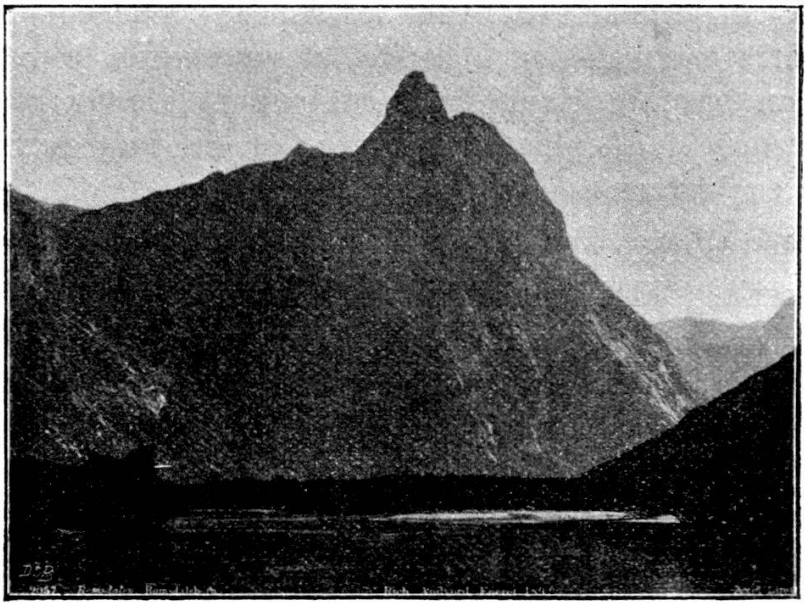

Fig. 6. Romsdalhorn.

Au contour d'une sinuosité de la gorge, nous apercevons le Romsdalhorn (1650 m) dont la pyramide bien découpée est d'un magnifique aspect. Nous le laissons à droite et arrivons dans l'après-midi, le troisième jour après notre départ de Christiania, à l'extrémité du fjord de Romsdal qui s'ouvre sur l'Océan atlantique. Là se trouve Näs, village de pêcheurs, qui aspire à devenir station d'étrangers; on y remarque quelques belles villas et un assez grand hôtel; les touristes ne paraissent pas y affluer encore. Cependant la contrée est bien belle. Nous sommes au bord de la mer et en plein paysage alpestre; car nous apercevons à une petite distance non seulement le Romsdalhorn et son voisin qui le dépasse de trois cents mètres, mais aussi la blanche chaîne des Söstrene (les Sœurs).

Embarquons-nous pour l'Océan! Notre bateau suit toutes les découpures du fjord. Ces remarquables fissures, qui caracté-

risent les côtes norvégiennes, sont surtout intéressantes au point de vue du pittoresque, parce qu'elles présentent sur leurs côtés de nouvelles fissures qui forment autant de fjords latéraux. Sans être aussi grandiose que les fjords classiques de la région de Bergen, celui du Romsdal a ses charmes. Nous naviguons tantôt entre deux hautes montagnes, dont les parois abruptes tombent à pic dans la mer, tantôt à travers des ilots rocheux, tantôt sur un lac tranquille bordé de prairies; sur ces rives quelques hameaux de pêcheurs. Souvent les aspects changent à l'improviste; barre à gauche ou à droite, et vous vous trouvez transporté d'un paysage riant dans la sombre et sauvage solitude d'une crique de hautes montagnes, où la mer parait venir lécher les glaciers.

Molde, la Nice du nord, au doux climat, belle végétation, lauriers-cerise, abricotiers, magnifique vue sur le fjord, les Söstrene et le Romsdalhorn, importante station de touristes, grands hôtels: tout cela est vrai assurément, et je ne mets nullement en doute les attraits de cette oasis. Mais nous dûmes suppléer par l'imagination à l'insuffisance de nos yeux qui ne pouvaient transpercer les brumes. Si nous avions laissé Christiania en plein été très chaud, à mesure que nous marchions vers le nord la température s'abaissait et, ayant atteint la côte occidentale, nous nous trouvions dans une région où l'on enregistre deux cents jours de pluie par année. Cette compagne fâcheuse nous empêcha de jouir de Molde. Comme elle est ordinairement amenée par les orages de la mer, elle fut sans doute la cause que le bateau qui devait nous prendre avait un retard de plusieurs heures. Je note ce détail parce qu'à l'hôtel où nous étions descendus uniquement pour dîner, nous pûmes attendre au salon jusque fort avant dans la nuit, sans être aucunement importunés; on ne rencontre pas partout une hospitalité aussi désintéressée.

Le voyage de Molde à Trondhjem n'est point des plus faciles. Entre la Nice du nord et Christiansund la mer a l'habitude de se fâcher; le vent s'abattant sur les bateaux par violentes rafales rend la manœuvre pénible et il faut toute l'attention du pilote pour éviter les récifs sur lesquels l'embarcation pourrait être jetée. Nous naviguâmes dans les vagues et la brume humide, tantôt emportés sur la crête des lames hautes comme une maison, tantôt précipités dans leurs profonds remous.

Une escale de deux heures nous permit de visiter Christiansund. Ville de pêcheurs qui fait un grand commerce d'exportation. Tout autour du port, de nombreuses baraques abritent une quantité énorme de poissons qui subissent l'opération du séchage ou de la salaison; des vivants grouillent dans quelques réservoirs. C'est un va-et-vient ininterrompu de travailleurs affairés, dont les uns déchargent les barques venant de la pêche, tandis que les autres vont remplir de grands bateaux prêts à partir pour l'Espagne et l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne. L'exportation de poisson de Christiansund atteint le chiffre respectable de 12 millions de francs (Norvège entière, 64 millions).

Mélange de pauvres cabanes et de magasins assez somptueux, Christiansund, construit sur trois îles, est une ville d'un aspect assez singulier; ces îles ayant la forme de cônes tronqués, on accède par des rues à forte rampe, les unes étroites parfumées à l'huile de morue, les autres larges et confortables, sur un plateau d'où l'on embrasse l'ensemble. Là-haut s'élève un intéressant musée de pêche, exposition d'engins de toute espèce pour la capture et la préparation du poisson, de spécimens et de vues.

Longue, triste et monotone navigation de Christiansund à Trondhjem. A Beian nous entrons dans le fjord, l'un des plus grands de la Norvège. Le temps est tellement brumeux, ciel et mer se confondent d'une manière si intime, que c'est à peine si nous nous apercevons que le bateau avance. A la tombée de la nuit, nous nous remémorons les radieux crépuscules de la côte sud; l'excès du contraste nous saisit; nous avons vu l'extrême splendeur et le chaos. Cependant quelques instants avant le débarquement, il se fait une éclaircie et nous pouvons apercevoir au milieu de la mer la noire silhouette de Munkholmen, jadis prison d'Etat, ainsi que les rives; elles paraissent fraîches et riantes; dans la demi-obscurité de la soirée, la ville est d'un aspect agréable.

Situé au-delà du soixante-troisième degré de latitude, Trondhjem détient un record; c'est la plus grande localité du monde à cette latitude. Trente mille habitants ont pu s'établir à vingt-sept degrés du pôle nord, grâce au climat. Les climats de mer ont des fantaisies surprenantes; nous qui avions gelé dans le Gudbrandsdal et qui venions de faire sur mer une traversée dans une brume froide et humide, nous trouvâmes à Trondhjem,

le temps ayant tourné au beau, une agréable température de printemps. Il y fait très chaud en été; on a noté comme maximum 30 degrés; la moyenne de juillet est 14 degrés; celle du froid n'atteint pas dix degrés. Ainsi à moitié chemin à peu près du pôle nord depuis Berne, la température n'est pas sensiblement plus basse qu'ici.

Trondhjem, la première capitale de la Norvège — les rois devaient s'y faire couronner — occupe une presqu'île soudée à la côte par une étroite bande de terre; le fleuve Nid l'entoure jusqu'à son embouchure dans le fjord. Après avoir lutté durant plusieurs siècles contre l'incendie qui s'obstinait à dévorer les maisons de bois, la ville fut enfin reconstruite en pierre. Avec ses larges rues bordées de bâtiments de moyenne hauteur et ornées d'allées d'arbres, elle a fort bonne apparence. Remarquable la situation de la gare; cet établissement ne s'élève pas dans la ville même, mais sur une île qui s'étend le long de la presqu'île du côté de la mer. L'espace entre ces deux terres forme un port admirable. La ligne venant de Christiania traverse un bras de mer pour aboutir en gare; de même pour en sortir celle qui en vingt-sept heures conduit à Stockholm par Storlien; c'est, pour le dire en passant, un des chemins de fer les plus remarquables, les plus pittoresque que l'on puisse voir.

Il y a à Trondhjem, à côté du commerce de poisson et de bois, un peu d'agriculture et une industrie assez développée, fabriques de machines, chantiers de construction de bateaux, travail du bois. On y trouve un palais royal, une bourse, des établissements scientifiques, un musée, une grande caserne et l'un des plus beaux monuments de l'art romane du monde entier, la célèbre cathédrale, antique et vénérable. Commencé au XIe siècle, à l'époque où Trondhjem, érigé en capitale du royaume, devenait par le fait le siège de l'église métropolitaine, ce magnifique édifice est l'œuvre de plusieurs siècles. Il a été endommagé plus d'une fois par l'incendie. Depuis 1869 il est en restauration; le grand travail de réfection auquel on consacre 112 000 frs. par an sera achevé en 1925.

L'extérieur diffère totalement des églises du même style; agglomération de plusieurs constructions dont la centrale, très élevée, est aux deux extrémités flanquée, d'un côté d'une énorme tour carrée surmontée d'un toit presque plat, de l'autre d'un très bel octogone percé de superbes fenêtres gothiques. L'ogive,

d'une remarquable élégance, rappelle la cathédrale de Canterbury qui passe pour une des plus belles du monde. A l'intérieur une profusion de galeries, d'arcades, de colonnettes, d'autels, d'une finesse et d'une richesse sculpturales inouïes; il y a des détails de toute beauté. Les artistes n'avaient pas à travailler une pierre ingrate; la stéatite légèrement verdâtre dont l'église est construite se prête admirablement au ciseau du sculpteur et s'allie bien au marbre blanc des colonnettes, que des carrières situées à une petite distance de la ville ont fourni pour la construction.

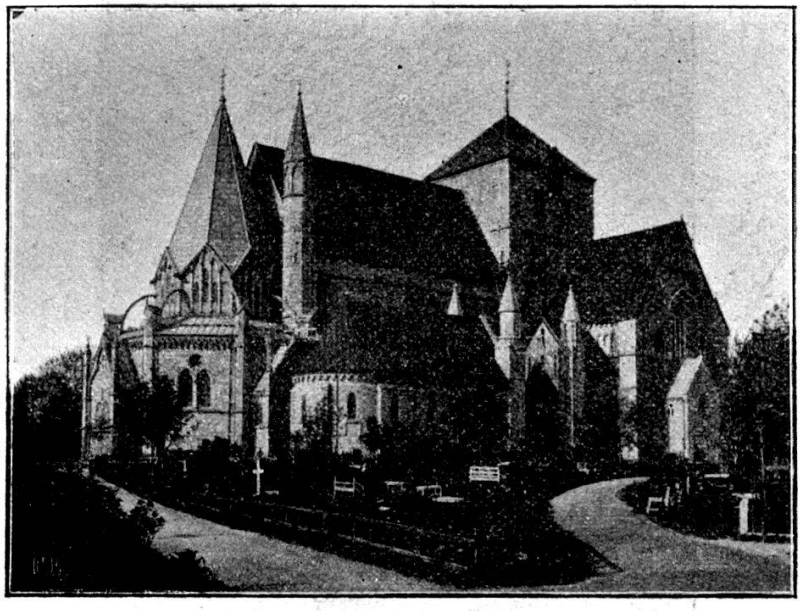

Fig. 7. Dôme de Trondhjem.

Partis de Trondhjem pour Stockholm, la locomotive nous promène encore quatre heures sur territoire norvégien. Entre Meraker et Storlien, nous disons à la Norvège au revoir, avec conviction, avec le désir d'y retourner. Il y aurait eu encore tant de pittoresques contrées à parcourir.

Mais ce n'est pas seulement la beauté du site qui rend la Norvège sympathique. La population partage l'affection que le pays inspire.

Il faut pour la juger justement se représenter les conditions dans lesquelles elle vit. La patrie est pauvre, le sol ingrat, la vie dure; au prix d'un effort constant le paysan lutte contre les éléments pour arracher à la terre la nourriture des siens

et de ses bestiaux. Pendant la plus grande partie de l'année la neige le tient enfermé dans sa maison de bois; d'habitation à habitation les distances sont longues. Le pêcheur risque sa vie sur des mers toujours agitées. Eh bien! la lutte pour l'existence a formé des caractères qui ne luttent pas pour vivre, opération triviale, après tout, mais qui vivent pour lutter. Une dignité naturelle se dégage des allures du moindre paysan; il sait se présenter et ne dédaigne dans sa mise ni la propreté, ni

Fig. 8. Norvégienne aux champs.

même une certaine recherche; sa femme ne se vêtira pas de sa plus mauvaise robe pour aller aux champs. On ne rencontre, même dans les contrées les plus pauvres, ni enfants déguenillés, ni mendiants. Nulle part les contrastes sociaux ne sont atténués comme en Norvège; la ligne de démarcation entre les classes aisées et celles qui peinent est imperceptible, les humbles, par suite de leur dignité naturelle et de leur éducation, tendant à s'élever, les autres, par esprit de justice et par mépris des distinctions conventionnelles, se plaçant au niveau de quiconque

les approche. Tous sont d'ailleurs d'une honnêteté et d'une droiture proverbiales.

On travaille beaucoup en Norvège; ce n'est pas un pays de cocagne où les cailles vous tombent rôties dans la bouche; loin de là. Sous le rapport de l'activité, les familles de paysans peuvent servir d'exemple. Pendant la longue saison morte, on ne se livre pas à l'oisiveté dans ces rustiques demeures, sous prétexte qu'il fait froid et que la neige tombe à gros flocons.

Fig. 9. Fiancés norvégiens.

Chacun travaille, les uns dans la chambre d'habitation, les autres dans quelque atelier. On confectionne d'abord tout ce qui est nécessaire pour l'existence, vêtements, linge, ustensiles de ménage, ustensiles aratoires; on répare les objets détériorés; puis on travaille pour la vente. Les fermes tissent, brodent, confectionnent quelque pièce du costume national ou plutôt des costumes nationaux; car il y en a une grande variété en Norvège et de fort jolis. Elles abordent même la filigrane. Les bijoux en filigrane font aussi partie du costume national; on

les conserve avec soin dans les familles. On en voit chez le sire de Tofte à Toftemoen, ainsi que des robes et toilettes de mariées, qui se portaient déjà il y a plus de cent ans et que l'on porte encore aux grandes occasions. Quant aux hommes ils exercent particulièrement leur habileté manuelle sur le bois; de charmants objets peints ou sculptés sortent de leurs mains. L'industrie domestique est un gagne-pain accessoire de la profession agricole, qui par son produit égale souvent le principal.

Comme le paysan se distingue également par sa sobriété, il prospère même dans les contrées les plus pauvres, les moins fertiles. Il ne dépense pas son argent en pure perte; la vie d'auberge lui est inconnue. Dans le temps il croyait que l'alcool est nécessaire aux habitants des pays froids et s'adonnait à l'eau de feu. En 1833 la consommation moyenne d'alcool pur à 100 degrès était de 9 l. 50; elle n'est actuellement plus que de un litre et demi (en Suisse 3½ l.). Le lait a supplanté les boissons spiritueuses. C'est au moyen de la législation appuyée par un mouvement spontané contre la peste alcoolique que ce résultat fut obtenu. La moralité et la santé publiques sont remises entre les mains des administrations communales, qui décident si l'on permettra l'établissement d'un débit dans la localité; les femmes votent comme les hommes. A la campagne de grands districts sont entièrement privés de débits d'alcool. Si l'on en autorise un, il n'est pas concédé à un individu, mais à une société qui contrôle soigneusement la consommation et qui est tenue de consacrer ses bénéfices à des œuvres d'utilité publique. Depuis 1870 plus de 28 millions ont eu cette destination.

L'effort de la femme dans le domaine de la moralisation générale est considérable. Non seulement la femme fut un des agents les plus actifs de la lutte contre l'alcoolisme et la vie de cabaret, mais elle apporte depuis longtemps le tribut de ses forces et de son dévouement à l'œuvre de l'éducation de la jeunesse. Elle fait partie des commissions scolaires; elle supplée à l'insuffisance de l'école qui, dans un pays où des milliers d'enfants ont plus de trois kilomètres à faire pour aller prendre leurs leçons, où la neige supprime souvent les communications, n'est pas facilement accessible. Aussi la Norvège, malgré tant de difficultés, occupe-t-elle en Europe le tout premier rang pour

l'instruction populaire. Preuve que celle-ci ne dépend pas uniquement des institutions scolaires, que l'esprit général opère à côté d'elles une action prépondérante.

Cet esprit général, dont les éléments sont l'énergie morale, la simplicité des mœurs, un sentiment très prononcé de l'égalité sociale et la dignité naturelle, rend particulièrement attrayant un voyage d'observation en Norvège. Voltaire fut prophète lorsqu'il dit: C'est du nord que nous vient la lumière! Que de choses nous pouvons apprendre du pays des fjords et des beaux crépuscules!